

Visions de la montagne et imaginaire politique. L'ascension de 1492 au Mont-Aiguille, et ses traces dans la mémoire collective (1492-1834)

Serge Briffaud

Citer ce document / Cite this document :

Briffaud Serge. Visions de la montagne et imaginaire politique. L'ascension de 1492 au Mont-Aiguille, et ses traces dans la mémoire collective (1492-1834). In: Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, n°1-2/1988. La haute montagne. Visions et représentations de l'époque médiévale à 1860. pp. 39-60;

doi : <https://doi.org/10.3406/mar.1988.1357>

https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1988_num_16_1_1357

Fichier pdf généré le 29/03/2019

Abstract

Visions of mountain and political myths. The ascension of Mont-Aiguille in 1492 and its traces in collective memory (1492-1834).

The Mont-Aiguille, considered as being inaccessible, was ascended by order of King Charles VIII in 1492. The texts which relate the ascension allow to discern the motivations which led the Prince to that undertaking. The very characteristic shapes of the mount, the narrations of which he was the matter at that time, induced the Prince to project on it a number of images (as those of Heavenly Paradise and medieval garden), playing a prominent part in the political mythology of the end of the Middle Ages. After that first ascension, the Mont-Aiguille will continue to be the matter of a political vision for three centuries and a half. So it takes up a very particular place in the history of the perceptions of the mountain-world, and it invites to point out the close bonds which seem to have always connected the visions of mountain with the myths of power.

Résumé

Après *Imaginaires de la haute montagne*, ouvrage qui commémorait le bicentenaire de la conquête du mont Blanc par Balmat et Paccard (1786), le Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie vous présente les actes du colloque international qu'il a tenu en mémoire de l'ascension du plus célèbre de leurs successeurs : Horace-Bénédict de Saussure (1787).

Tandis qu'*Imaginaires* saisissait, autour des années 1860, la montée des plus hauts sommets dans la sensibilité européenne, *Vision et représentations* remonte d'emblée dans la longue durée des croyances. En Inde et au Tibet, dans la Bible, comme dans les Alpes du Dauphiné, de la Savoie ou de la Suisse profonde (Valais, Uri), la montagne est un être déjà là, un monde aux origines.

Les humanistes protestants ont-ils amorcé ce renversement du regard, qui nous permet d'inventer nos ascensions, sur des hauteurs que les chasseurs partagent désormais avec guides et touristes ? Une chose est sûre, dans toute cette nécessaire « mise en littérature » de la haute montagne : Saussure, devant Hegel, reste le meilleur des ethnographes.

Visions de la montagne et imaginaire politique.

L'ascension de 1492 au Mont-Aiguille et ses traces dans la mémoire collective (1492-1834)

Serge Briffaud

« Je suis convaincu que là est le Paradis Terrestre,
où personne ne peut arriver si ce n'est par la
volonté divine... »

Christophe Collomb, *Lettre aux rois*.

creative
commons
BY:
Persée

UNE montagne du Dauphiné aujourd'hui peut-être un peu oubliée, appelée indifféremment, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, Mont-Aiguille ou Mont-Inaccessible, peut être considérée comme une grande figure dans l'histoire du regard sur la montagne. En France, sous l'Ancien Régime, ce sommet d'à peine deux mille mètres d'altitude jouit d'une popularité incomparable à celle des « géants » presque ignorés des Alpes du Nord. Le Mont-Blanc ne devint célèbre qu'avec Saussure ; le Mont-Aiguille, lui, le fut dès l'époque de Charles VIII. Ce roi chargea Antoine de Ville, seigneur de Dompjulien et Beaupré en Lorraine et Chambellan de France, de tenter l'ascension de la montagne. Cette ascension fut réalisée à la fin du mois de juin 1492. L'événement a depuis longtemps intégré la légende dorée de l'alpinisme, en tant que premier véritable exploit montagnard connu et a suscité de nombreux commentaires⁽¹⁾. Notre but ne sera donc pas de refaire une fois encore l'histoire de cette ascension, mais d'en proposer une interprétation fondée sur une lecture nouvelle des textes

(1) Toutes les grandes histoires de l'alpinisme consacrent quelques pages à l'ascension de 1492 ; on trouvera une bonne bibliographie sur le sujet dans F. GERMAIN, *Escalades choisies du Léman à la Méditerranée*, Grenoble, Arthaud, 1947. Parmi de nombreuses (et répétitives) publications, on consultera en priorité : W.A.B. COOLIDGE, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, 1904 ; Coolidge publie une traduction des documents relatant l'ascension elle-même. Voir aussi John GRAND-CARTERET, *La montagne à travers les âges*, Grenoble et Moûtiers, 1904, t. 1, pp. 119 *sqq.* Un ouvrage consacré au Mont-Aiguille : Marcel RENAUDIE, *Le Mont-Aiguille en Dauphiné*, La Pensée Universelle, 1976 (nombreuses erreurs dans la bibliographie). La recherche érudite la plus complète est celle de Gaston LETONNELIER, « Nouvelles recherches sur Antoine de Ville et l'ascension du Mont-Aiguille », *Annuaire de la Société des Touristes Dauphinois*, 1940, pp. 121-151. Enfin, pour une analyse récente, voir Philippe JOUTARD, *L'invention du Mont-Blanc*, Gallimard-Juliard, coll. Archives, 1986, pp. 33-35 et 43-45, qui publie et commente quelques documents ayant trait à l'ascension.

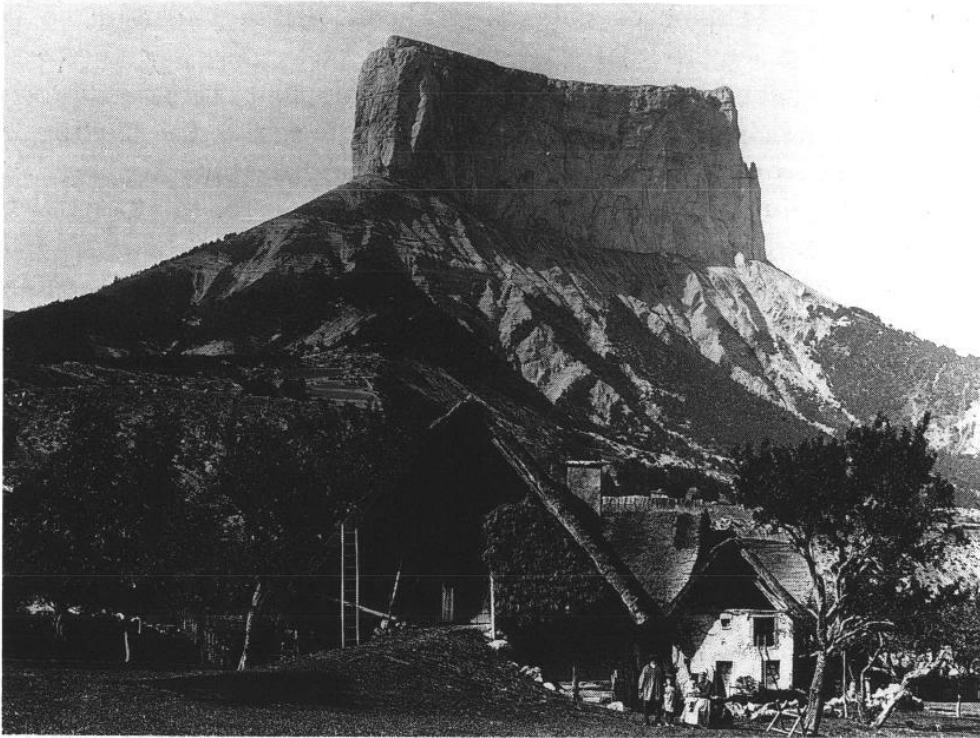
qui la relatent. Ces documents (voir en annexe) ont un caractère à la fois unique (on ne connaît pas, pour cette période, de traces écrites semblables nous renseignant sur une ascension) et insolite, à cause surtout d'une relation curieuse entre leur forme et leurs finalités. Ceux qui gravirent le Mont-Aiguille ont véritablement tenu à « officialiser » leur réussite, en faisant établir un acte notarié, un rapport d'huissier et deux certificats rédigés par des témoins. Nous sommes donc loin ici des récits d'ascension qui nous sont aujourd'hui familiers. Les auteurs de ces témoignages nous ont pourtant laissé des descriptions qui nous renseignent sur leur perception des lieux et, indirectement, sur les motivations qui les conduisirent à gravir le mont. Celles-ci apparaissent notamment lorsqu'on procède à une mise en relation systématique de ces documents avec d'autres textes, d'origine littéraire, ou plus généralement avec certaines représentations qui se reflètent dans leur contenu. Cette méthode nous conduira à dégager les mobiles essentiellement politiques de cette ascension et à proposer de voir en elle une remarquable expression symbolique de l'idéal monarchique à la fin du Moyen Âge.

L'ascension royale de 1492 a laissé dans la mémoire collective des traces que nous tenterons de suivre durant environ trois siècles et demi, jusqu'à la deuxième ascension du mont en 1834. Les différentes phases du souvenir que l'on est amené à dégager montrent une remarquable continuité dans le rapport établi entre la forme très caractéristique de la montagne et les significations qui lui sont attachées. Le sens même de la première ascension a été reconduit, et reste indissociable des regards nouveaux dont le mont fut l'objet durant cette période. À partir de 1492, le Mont-Aiguille devient une « montagne politique », sur laquelle continue de planer l'ombre du roi. L'ascension de 1492, comme l'histoire postérieure du mont, constitue donc un cas exemplaire à double titre : elle illustre la résistance sur la longue durée d'une forme de rapport à la montagne dominée par l'attrait pour le merveilleux et montre la collusion, vraie à toutes les époques, entre imaginaires politiques et perceptions de la montagne.

UNE ASCENSION POLITIQUE : CHARLES VIII ET LA CONQUÊTE DES IMAGES

Pour des raisons tenant à leur culture d'hommes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, les historiens de l'alpinisme qui ont commenté l'ascension de 1492 n'ont pas cru nécessaire de trouver à Charles VIII des raisons précises pour donner l'ordre d'escalader le Mont-Aiguille. Seul Gaston Letonnelier, dans un article paru en 1940 dans l'*Annuaire de la Société des Touristes Dauphinois*, s'est proposé de rechercher de manière plus précise les facteurs pouvant expliquer l'intérêt du roi pour le Mont-Aiguille. Il en distingue plusieurs :

— Tout d'abord, le Mont-Aiguille semble jouir d'une certaine réputation dès avant 1492. Un texte de 1211, les *Otia Imperialia* de Gervais de Tilbury, décrit la montagne comme un mont inaccessible, duquel choit une source transparente ; au sommet, de l'herbe verdoie et l'on y voit parfois des draps



Le mont Aiguille. Au premier plan, le hameau des Donnières, commune de Chichilianne. Photo Rivière, fonds Bibliothèque municipale de Grenoble.

blancs, étendus pour sécher, selon l'usage des lavandières⁽²⁾. En 1339, une description du Dauphiné mentionne l'existence d'une « roche merveilleuse appelée Aiguille »⁽³⁾. Puis au milieu du XV^e siècle, Mathieu Thomassin dans son *Registre Delphinal* fait du Mont Inaccessible l'une des *Merveilles* du Dauphiné⁽⁴⁾.

— G. Letonnellier pense que Charles VIII put avoir connaissance des légendes racontées au sujet du Mont-Aiguille, dans la mesure où le Prince prenait un grand intérêt à tout ce qui concernait sa province du Dauphiné. On peut ajouter que nous savons par A. Beaup, historien du Trièves, que Louis XI venait fréquemment chasser du côté de Chichilianne, sur les terres du seigneur de Ruthières, au pied du Mont-Aiguille⁽⁵⁾. Il est donc vraisemblable que les histoires concernant le mont aient circulé dans les milieux royaux.

(2) Passage concernant le Mont-Aiguille cité in Philippe JOUTARD, *op. cit.*, pp. 33-34. Voir aussi Jacques LE GOFF, « Une collecte ethnographique en Dauphiné au début du XIII^e siècle », *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n° 1-4/1982, *Croyances, récits et pratiques de tradition*. *Mélanges Charles Joisten*, pp. 55-65 (texte latin p. 59) ; repris dans *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985 (p. 46). Sur les fées lavandières dans les récits légendaires des Alpes françaises, cf. C. JOISTEN, « La littérature orale », in C. ABRY *et al.*, *Les sources régionales de la Savoie*, Paris, Fayard, pp. 601-620 (voir p. 617).

(3) *Descriptio Castrorum Delphinatus*, 1339. Archives départementales de l'Isère : B 3.120, f°128.

(4) Mathieu THOMASSIN, *Registre Delphinal*, mss. Bibliothèque de Grenoble : U.909, f°317.

(5) A. BEAUP, *Histoire du Trièves*, s.l., 1976, p. 55.

— Enfin, G. Letonnelier note que Charles VIII a vu lui-même la montagne, en novembre 1490, alors qu'il se rendait en pèlerinage à Notre-Dame d'Embrun, et que c'est sans doute de ce moment que date le projet de l'ascension. Celle-ci aurait permis au roi, si l'on suit G. Letonnelier, de faire vérifier la véracité des légendes concernant le Mont-Aiguille.

Quoi qu'il en soit, le fait que l'attention du Prince ait pu être attirée par certaines légendes (mais quelles légendes ?) est peut-être une « condition nécessaire » pour que l'idée d'une ascension ait pu naître. Charles VIII aurait pu, cependant, se contenter d'un intérêt passif pour le Mont-Aiguille : il n'en a rien été. Or, c'est précisément cette attitude conquérante qui pose problème et que l'on doit s'efforcer d'expliquer, dans la mesure où les documents dont nous disposons nous le permettent. Ceci amène à poser d'emblée la question plus générale de la valeur ou du sens que l'on pouvait attacher à la conquête d'un sommet, à l'époque où vivait Charles VIII. La notion de *point culminant* n'a pas, alors, la valeur dont les alpinistes de la seconde moitié du XIX^e siècle l'investiront⁽⁶⁾. Pour cet alpinisme classique, la hauteur relative et absolue des sommets joue le rôle d'un stimulant essentiel ; le sommet lui-même n'est qu'un « point » géographique, à mi-chemin entre l'abstraction et le réel. Sa matérialité est comme dissoute dans sa valeur symbolique. On pourrait ainsi opposer — au moins à titre d'hypothèse de travail — les sommets pointus du XIX^e siècle, aux sommets plats et étendus de la Renaissance, dont les exemples iconographiques abondent⁽⁷⁾. Dans le premier cas, le sommet n'est que le lieu-symbole de la hauteur extrême, dans le second, il est un véritable territoire, tiers-espace échappé de ce monde. Nous tenterons de montrer ici que c'est précisément à cause de la présence de ce petit territoire formant son vaste sommet que le Mont-Aiguille a été gravi.

Aussi, en vue de comprendre les motivations de ceux qui ont réalisé cette ascension, on peut attacher une certaine importance à un détail de la géographie locale : la plate-forme sommitale du Mont-Aiguille est en effet parfaitement visible depuis le sommet du Grand-Veymont, montagne voisine, dont on sait qu'elle était jadis fréquemment gravie par les habitants de Gresse-en-Vercors. L'ascension de cette montagne ne pose d'ailleurs aucun problème et relève davantage de la promenade que de l'alpinisme ; Gervais de Tilbury l'a lui-même entreprise au début du XIII^e siècle⁽⁸⁾. Il est donc vraisemblable que le territoire sommital du Mont-Aiguille n'était pas inconnu de ceux qui gravirent la montagne en 1492. Il devenait ainsi un lieu hypothétiquement offert à la projection de certaines valeurs.

(6) Sur l'« invention » de la notion du sommet au XIX^e siècle, voir Sylvain JOUTY, « L'alpinisme classique, une métaphore en action », in *Imaginaires de la haute montagne*, C.A.R.E., Documents d'Ethnologie régionale, vol. 9, Grenoble, 1987, pp. 161-171.

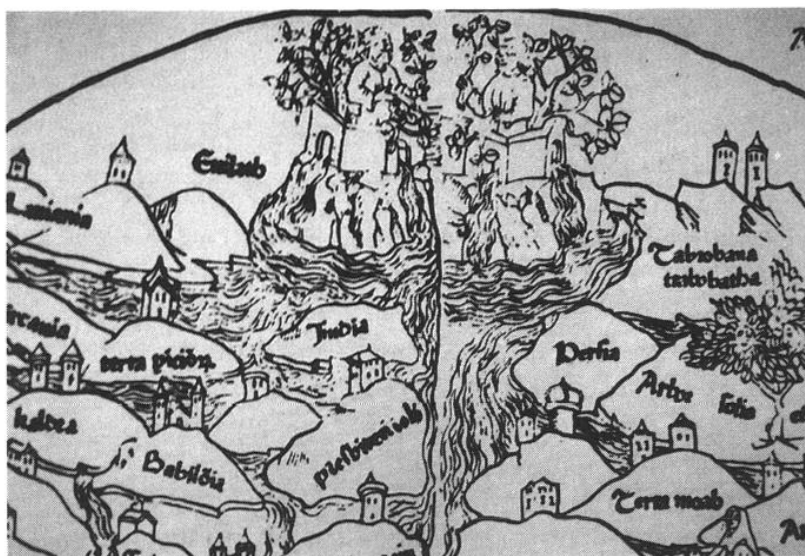
(7) Une enquête sur les formes-types de montagnes dans l'iconographie pourrait, si elle prenait en compte la longue durée, apprendre sans doute beaucoup sur le rôle des représentations picturales dans la perception de la montagne, comme sur l'imaginaire de la montagne en général.

(8) Georges MARTIN, *Gresse-en-Vercors, du passé à l'avenir*, Grenoble, Cahiers de l'Alpe, 1971, p. 123.

Les images de référence

On peut donc tenter de chercher les mobiles profonds de l'ascension du Mont-Aiguille dans la forme même de la montagne, en réfléchissant à ce que son aspect pouvait évoquer à un homme — et surtout à un roi — de la fin du Moyen Age. En posant le problème de cette manière, on est amené, dans un premier temps et à titre d'hypothèse, à faire apparaître un certain nombre de rapprochements possibles — que Charles VIII a pu lui-même effectuer — entre la configuration du Mont-Aiguille et les contenus de certaines images, à caractère politique et/ou religieux, très diffusées à cette époque.

Il est possible d'individualiser, très schématiquement, trois images dont Charles VIII a pu convoquer le souvenir à la vue du Mont-Aiguille : celle du Paradis terrestre, celle du jardin de plaisance médiéval — tel qu'il se présente en réalité et tel que le décrit la littérature du temps — et celle, plus complexe et plus mouvante à cette époque, du « Jardin de France », qui réalise la synthèse des deux premières. A la fin du Moyen Age, ces trois images sont construites au moyen des mêmes symboles : le jardin de plaisance idéal est bâti sur le modèle du Jardin d'Eden, le « Jardin de France » est un jardin qui se veut plus proche que les autres de ce modèle paradisiaque. Or le Mont-Aiguille concentre, de par sa forme et son aspect, un certain nombre de signes importants qui ont servi à la constitution de cette imagerie triangulaire de l'époque médiévale. On connaît la tradition, reprise et enracinée par Dante, qui place le Paradis terrestre au sommet d'une montagne escarpée et inaccessible. L'iconographie de la fin du Moyen Age a illustré ce thème⁽⁹⁾. Pour ne prendre qu'un exemple, on trouve dans une mappemonde insérée dans le *Rudimentum Novitiorum* (1473), la représentation d'une montagne cernée de tous côtés par des falaises verticales et dont le sommet abrite le Jardin d'Eden, clôturé par des murs, entre lesquels on aperçoit Adam et Eve, au milieu d'une végétation



Le Paradis terrestre représenté sur une montagne escarpée, dans une mappemonde du *Rudimentum Novitiorum* (1473).

(9) Pour un panorama sur les images du Paradis terrestre : Larvs-Ivrrar RINGBOM, *Paradisius Terrestris, Myt, 7 Bild och Verklighet*, Helsingforsiae, 1958.

exubérante. Ce qui rend le Mont-Aiguille si évocateur de ce type de représentations, c'est non seulement son nom (Mont Inaccessible), mais également sa forme (l'escarpement rocheux qu'il présente de tous côtés) et surtout sa vaste plate-forme sommitale, dont la verdure contraste avec la minéralité des versants. Le contenu des descriptions, comme le comportement des hommes au sommet, témoignent en faveur de l'hypothèse d'une identification — constatée sur le moment, ou plutôt pressentie dès avant l'ascension — du territoire sommital avec les images que l'on vient d'évoquer.

Certains faits rapportés par les textes sont à cet égard révélateurs et doivent éveiller notre attention. Ainsi, l'attitude d'Antoine de Ville à l'égard des chamois qu'il dit trouver au sommet a de quoi surprendre. Il affirme ne vouloir « point en laisser prendre jusqu'à ce que le roi ait autrement ordonné », et regrette qu'un jeune chamois se soit tué au moment où les hommes ont pénétré sur le sommet. Pourquoi cette sensibilité et ce respect de la vie animale chez un seigneur de la Renaissance pour qui la chasse devait être une activité importante ? Un tel comportement amène à penser que de Ville a dû opérer une véritable sacralisation de l'espace sommital, et que cette sacralisation a rejailli sur les animaux présents au sommet. Son attitude pacifique n'est d'ailleurs pas sans évoquer les bons rapports qu'entretenaient avant la Chute les hommes et les animaux, dans le Jardin paradisiaque des origines.

Plus prosaïquement, les chamois du Mont-Aiguille n'ont pu devoir la vie qu'à un refus, de la part d'Antoine de Ville, de chasser sans permission du roi sur des terres appartenant à ce dernier : « Jusqu'à ce que le roi ait autrement ordonné ». Ce bout de phrase pose malgré tout un problème : l'ordre ne viendra jamais (il faudrait plusieurs semaines pour cela) ; de Ville le sait, mais parle et se conduit comme s'il allait faire du sommet son lieu d'habitation permanent. Ainsi, « en deux jours » nous dit le notaire, il se fait construire une maison sur la plate-forme sommitale. Il semble donc que cet ordre de Charles VIII ne soit évoqué que pour réaffirmer la prise de possession royale du territoire sommital, résultat de l'ascension. L'un des problèmes qui se posent est donc de comprendre pourquoi il était si nécessaire d'affirmer cette prise de possession d'une terre qui, de fait, se trouvait déjà dans le domaine royal. Le baptême de la montagne (« au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit et de saint Charlemagne, dont notre roi actuel porte le nom », écrit le notaire), la pose d'une croix à chaque angle du sommet, la messe dite par le prédicateur, tout cela semble avoir pour fonction de marquer cette implantation, cette possession royale. On peut interpréter dans le même sens la construction de la maison et l'acclimatation au sommet de petits lapins domestiques, qui sont autant de signes d'une colonisation du territoire sommital. C'est peut-être aussi l'idée de « peupler » ce territoire qui pousse de Ville à y organiser une véritable réception des notables locaux ; on sait qu'au moins 17 personnes habitant les environs sont montées rendre visite au seigneur, ce qui porte à plus de 25 personnes la population rassemblée sur le Mont-Aiguille.

Le notaire comme Antoine de Ville remarque que les chamois du Mont-Aiguille ne pourront jamais sortir du petit territoire, dans lequel ils sont comme enfermés. Ils ne posent pas le problème de leur venue, mais en leur



La prairie sur le mont Aiguille.
Vue aérienne (Photo X).

niant toute possibilité d'évasion, il sous-entend que leur présence relève du merveilleux. Cette découverte renforce l'idée d'un monde clos, indépendant de l'autre monde, où la vie s'est développée en autarcie. La même image est suggérée, d'une autre façon, par la description que le notaire donne du sommet du mont ; elle s'apparente de manière frappante aux descriptions-type de jardins dans la littérature médiévale. On y retrouve quelques *topoi* bien connus : le gazon parsemé de fleurs odoriférantes et de multiples couleurs, la présence d'espèces d'oiseaux inconnues, la sensation d'une nature généreuse et féconde, l'attention portée à la diversité des espèces et des couleurs... Ici encore, la conformité de l'image et de la réalité est assurée : la falaise impose des limites franches au territoire sommital et joue le rôle de la clôture, composante indispensable du jardin médiéval. On remarque, bien sûr, que le notaire met à part les lys, ou fleurs de lys, seule espèce de fleur qu'il identifie par son nom. Ceci appelle une image plus précise, celle du « Jardin de France » que l'on représente au milieu du XV^e siècle dans le *Manuscrit de Paris* comme un pré vert semé de fleurs multicolores, parmi lesquelles domine le lys, à la fois emblème royal et signe de virginité⁽¹⁰⁾.

On parvient donc à détecter, à travers les témoignages laissés par les auteurs de l'ascension, la trace d'un certain nombre d'images de référence, évoquées discrètement, mais sans doute intentionnellement, dans ces textes laissés à la postérité. Elles font écho à la réalité ; chaque élément du décor réel trouve en elles la ressource d'un sens symbolique. La référence au

(10) Nous renvoyons pour la genèse à la fois héraldique et littéraire, comme pour les fonctions politiques de l'image du « Jardin de France » à Colette BEAUNE, *Naissance de la Nation France*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 318-322.

Paradis terrestre qu'elles tendaient à mettre en avant explique sans doute l'admiration de ces hommes pour le sommet du Mont-Aiguille ; admiration qui cependant ne s'exprime directement qu'à la fin de la lettre d'Antoine de Ville, lorsqu'il écrit à propos du sommet : « c'est le plus beau lieu que vous vîtes jamais ». Mais il faut avoir à l'esprit que ces textes sont de simples documents « administratifs », établis pour prouver officiellement que l'ascension avait bien eu lieu. Leur but n'est pas de décrire la montagne, ni de commenter son ascension, mais d'établir celle-ci pour la postérité, en donnant seulement les détails nécessaires pour créer un effet de vérité. Le choix de ces détails est d'autant plus significatif de la lecture que ces hommes ont faite des choses qu'ils ont vues.

Les mobiles de l'ascension

L'expédition du Mont-Aiguille paraît avoir été organisée avec une grande minutie. On avait soigneusement calculé les moyens d'escalader et, surtout, on avait prévu à l'avance ce que l'on allait faire au sommet. A chaque membre de l'expédition — tel que l'escalleur⁽¹¹⁾, le tailleur de pierre, le charpentier, le prédicateur et le notaire — semble revenir un rôle précis, relevant de ses compétences. Cette préparation soigneuse, ajoutée à toute la publicité volontairement donnée à l'événement, laisse soupçonner que le roi accordait une certaine importance à cette ascension et que sa signification, avec celle de chacun des gestes accomplis au sommet par les membres de l'expédition, était entièrement calculée. On émettra ici l'hypothèse que l'ascension du Mont-Aiguille a eu pour Charles VIII la valeur d'un acte politique, voire de propagande politique.

A la fin du Moyen Age, on assiste à un mouvement d'intense création d'images politiques, dont le but essentiel est de présenter le roi comme garant des destinées à la fois spirituelles et matérielles de la nation française. Il s'agit de présenter la France comme le plus chrétien des royaumes, le fleuron de l'Eglise, et ainsi d'introduire une confusion entre défense du territoire français et préservation de l'Eglise, entre prospérité matérielle et prospérité spirituelle de la nation. Cette imagerie utilise des symboles connus, dont elle réactualise et détourne la signification à des fins de propagande.

La théorie politique du temps trouve son champ d'expression dans l'univers des symboles. Elle a besoin de lieux clos, dégagés des contingences du quotidien, où les mots et les gestes, à travers la rhétorique de l'image, se retrouvent investis de significations essentielles. Ces lieux clos sont ceux du songe politique ; ils annoncent les îles de l'utopie. Les jardins, à la fin du Moyen Age, jouent ce rôle de laboratoire de la pensée politique (pensons au jardin clos du *Songe du vergier*, l'un des principaux ouvrages de théorie politique de cette période, écrit au milieu du XV^e siècle). Dans l'image du Jardin de France, le jardin symbolise le territoire français, les clôtures représentent les frontières, la riche végétation évoque la fertilité

(11) Le rôle de l'*escalleur* consistait d'ordinaire à poser des échelles contre les murailles d'un château ou d'une ville assiégés.

exceptionnelle de la terre de France et la désigne comme l'objet de l'élection divine. Dans les descriptions littéraires, le roi s'occupe d'entretenir la clôture et de la croissance des plantes : il joue le rôle du jardinier.

Ainsi, pour les besoins de la propagande d'une monarchie qui revendique son essence divine, des images religieuses telles que celle du Paradis terrestre ont acquis une forte signification politique. C'est l'actualité de ce type de représentations politico-religieuses, faisant partie de l'univers quotidien du roi, qui donne son sens à l'ascension du Mont-Aiguille et en révèle les mobiles profonds. En prenant possession du sommet du mont — monde clos et autre monde — Charles VIII s'annexait le territoire de l'image, s'affirmait symboliquement comme le propriétaire de ce paradis suspendu, sur lequel il étendait son royaume. Le thème, très répandu dans la tradition orale et la littérature du temps, du voyage dans l'Au-delà a pu également fournir au roi des modèles à suivre et une incitation supplémentaire pour tenter l'ascension. Giuseppe Gatto a analysé un manuscrit du XIII^e siècle contenant l'un de ces voyages⁽¹²⁾ : l'Au-delà se trouve ici comme souvent sur une montagne escarpée ; un étroit défilé (qui rappelle l'« horrible passage » de de Ville) conduit le jeune homme élu sur un vaste plateau couvert de toutes sortes de fleurs, d'arbres chargés de fruits et peuplé d'une multitude d'oiseaux. Mais cet Au-delà est toujours, à l'image du Mont-Aiguille, inaccessible, et ne peut être atteint que par les élus ou les magiciens, à l'occasion d'un miracle. En faisant gravir le Mont-Inaccessible, Charles VIII se donnait ce statut du héros du conte. Il reproduisait le message du Sacre et s'affirmait comme l'élu de Dieu.

Il est possible, en poussant il est vrai l'interprétation jusqu'à ses limites, d'aller plus loin encore dans la recherche des significations de l'expédition du Mont-Aiguille. On peut voir dans les gestes accomplis au sommet une volonté de « mise en scène » ou de mime de la Création, où le roi, par l'intermédiaire de son représentant, prendrait la place du Créateur. La réunion au sommet de personnes de toutes conditions appartenant aux trois ordres à travers lesquels est perçu à cette époque l'ordre social immuable et sacré, ne peut-elle pas être interprétée comme une volonté de mettre en scène cet ordre social conforme à la volonté de Dieu et que le roi a pour mission de préserver ? De la même façon, le lâchage de lapins domestiques pourrait correspondre à ce même désir de mimer, en ce lieu semblable au Jardin des origines, la fondation d'un monde.

1492 : date de naissance de l'alpinisme moderne ?

De nombreux historiens ont voulu voir dans l'ascension de 1492 l'acte fondateur, le point originel de l'alpinisme moderne. L'explication de l'événement que nous venons de présenter permet-elle d'infirmer ou de confirmer cette assertion ? Il est vrai que d'un strict point de vue phénoménologique, cette interprétation a quelques raisons d'être avancée : le caractère « commandité » de l'ascension, organisée, comme l'a écrit

(12) Giuseppe GATTO, « Le voyage au Paradis : la christianisation des traditions folkloriques au Moyen Age », *Annales E.S.C.*, 1979, pp. 929-942.

Philippe Joutard, à l'image d'une expédition dans l'Himalaya⁽¹³⁾, la volonté d'authentifier la réussite et de laisser des signes de la conquête (croix plantées au sommet, procès-verbaux rédigés par le notaire, l'huissier et certains des participants), le désir aussi, sensible à travers les documents, de raconter ce que l'on a fait et vu, tout cela légitime ce rapprochement.

Inversement, certains détails donnent à cette ascension son originalité propre et rendent toutes comparaisons plus aléatoires. Ainsi, l'ascension elle-même n'a visiblement aucune valeur en soi pour ceux qui l'ont entreprise : elle n'est qu'un mauvais moment à passer, que l'on s'abstient de commenter en détail. De plus, la présence au sommet de nombreux habitants de la vallée, la construction d'une maison en dur, l'acclimatation d'animaux domestiques donnent à l'ascension du Mont-Aiguille un caractère exceptionnel, plus important à relever et plus significatif que tous rapprochements avec les entreprises modernes de conquête des sommets.

L'ascension du Mont-Aiguille ne correspond en aucune manière à un signe de l'émergence d'une sensibilité nouvelle pour la montagne, qui annoncerait son développement ultérieur. Elle a été la conséquence du développement, à la fin du Moyen Âge, d'une symbolique à la fois monarchique et nationale ; le reste n'est qu'affaire de hasard. Il se trouve que le Mont-Aiguille correspondait fort bien aux images, en vogue à l'époque, du jardin paradisiaque symbolisant le royaume de France. Et c'est comme tel qu'il a attiré l'attention du personnage le plus familier avec cette symbolique, à savoir le roi lui-même. Les enseignements les plus remarquables que l'on peut tirer de l'ascension du Mont-Aiguille concernent donc moins *a priori* l'histoire des sensibilités face à la montagne que celle des mythologies politiques.

Pourtant, il est possible de mettre en exergue une forme de parenté structurelle entre le comportement de Charles VIII et celui d'un alpiniste du XIX^e siècle. Elle réside dans une volonté partagée de concrétiser les images, les métaphores. Sylvain Jouty, dans une publication récente, propose de voir dans cette attitude le fondement même de l'alpinisme classique : l'alpinisme, écrit-il, fait de la métaphore une réalité, « le sommet et l'ascension n'étaient que des images, qui jusqu'alors, n'avaient guère coïncidé avec les points culminants des montagnes ; [l'alpinisme] les prend au mot »⁽¹⁴⁾.

Charles VIII, lui aussi, prend les images au mot. Il les dote d'une existence concrète en partant à leur conquête, en les recomposant sur la plate-forme sommitale du Mont-Aiguille. Par cette traversée du miroir, il s'affiche comme l'un des acteurs du merveilleux et se propulse dans la sphère du sacré. C'est sans doute dans ce rapport à l'image et au symbole dont elle témoigne, plutôt que dans des ressemblances contingentes avec les entreprises modernes de conquêtes des sommets, qu'il faut voir un signe de modernité dans l'expédition du Mont-Aiguille.

(13) Philippe JOUTARD, *op. cit.*, p. 35.

(14) Sylvain JOUTY, *op. cit.*, p. 171.

L'ASCENSION DE 1492 DANS LA MÉMOIRE COLLECTIVE. L'INACCESSIBLE ROYAUME (1492-1834)

L'ascension de 1492 a fait du Mont-Aiguille une montagne célèbre. L'article que l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot lui consacre en 1765 témoigne, entre autres manifestations d'intérêt, de la grande popularité dont le mont jouira jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Dans la cartographie de l'Ancien Régime le Mont-Aiguille est, avec le Mont-Viso (autre montagne théâtre d'exploits royaux), l'un des rares sommets dont on mentionne le nom ; les cartographes ont en outre le plus souvent cherché à reproduire avec exactitude la forme réelle ou supposée du mont ; traitement de faveur dont on rencontre peu d'équivalent.

Quelques aspects seulement de la riche histoire mythologique du Mont-Aiguille après 1492 retiendront ici notre attention. On cherchera plus particulièrement à relever les signes d'un lien qui continuera longtemps à unir le Mont-Aiguille à la personne royale, ou à l'idéal monarchique dont l'ascension de 1492 fut une remarquable expression symbolique. Le sens politique de la démarche de Charles VIII n'a pas échappé à la postérité. Le Mont-Inaccessible allait devenir, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, un symbole original de l'idéal absolutiste et de la monarchie de droit divin. Les mêmes signes continueront à évoquer, durant plus de trois siècles, les mêmes images et l'« île » sommitale du mont, qui put figurer en 1492 le jardin clos d'un songe politique, demeurera par la suite un des lieux privilégiés de l'utopie.

Traces documentaires de l'ascension au XVI^e siècle

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, les commentateurs de l'ascension du Mont-Aiguille ont en commun d'insister sur son aspect technique. Pour Rabelais en 1552, c'est en utilisant des « engins mirifiques » que l'on a pu parvenir au sommet. Symphorien Champier, en 1525, affirme que de Ville « trouva et fit faire engins et crochets, lesquels on boutoit dedans les roches, et tant fit qu'il monta dessus la montaigne »⁽¹⁵⁾. Ces fascinantes inventions techniques sont l'une des raisons qui poussent les commentateurs à accorder à l'ascension un caractère merveilleux. Déjà, en 1505, Jacques Signot écrit que, à ce qu'on raconte, les croix qui se dressent au sommet du Mont-Aiguille y ont été posées miraculeusement. Il ne mentionne pas l'ascension d'Antoine de Ville⁽¹⁶⁾. Dans le même ordre d'idée, Champier dira de ce dernier qu'il « avait été toute sa vie ingénieur et alchimiste ». Très vite, donc, l'ascension de 1492 est devenue un miracle et ses auteurs furent soupçonnés d'être des magiciens.

L'ascension détruit la croyance en l'inaccessibilité du mont, inaccessibilité qui lui avait valu d'être considéré comme une Merveille du Dauphiné. Aussi, le Mont-Aiguille pose un problème à Symphorien Champier, qui se propose

(15) Symphorien CHAMPIER, *Les gestes ensemble la vie du preux chevalier Bayard...*, Lyon, 1525. Cité par W.A.B. COOLIDGE, *Josias Simler...*, *op. cit.*, p. 99**.

(16) Jacques SIGNOT, *La division du monde, contenant la déclaration des provinces d'Asie, Europe et Afbrique...*, Paris, 1505, p. XXXI.

d'inventorier ces Merveilles (ou « singularités ») : « Quant à la tierce singularité, écrit-il, [...] laquelle du temps dudit roy loys onzième estoit vraye singularité, c'est la montagne inascensible »⁽¹⁷⁾. Désormais, donc, la merveille ne tient plus ; ou plutôt, c'est l'ascension elle-même qui entre dans le domaine du merveilleux au titre — comme nous le dirions aujourd'hui — d'un « miracle de la technique ». Antoine de Ville est présenté comme celui qui rompt l'enchantement. En « rendant ascensibile », selon l'expression de Champier, la montagne « inascensibile » il ouvre définitivement la voie à d'autres grimpeurs. Aymard du Rivail, vers 1535, affirme qu'après le tour de force de de Ville, la montagne est de son temps fréquemment gravie⁽¹⁸⁾. Cette nouvelle légende d'une accessibilité acquise du mont aura la vie dure. C'est elle qui permettra à de nombreux auteurs, durant trois siècles, d'inventer des chemins conduisant au sommet⁽¹⁹⁾.

Les textes du XVI^e siècle reflètent donc l'ambiguïté du nouveau statut de la montagne et se contentent de commentaires brefs et embarrassés. Rabelais, dans son *Quart Livre*, sera le premier à se servir de l'ascension de 1492 comme d'une véritable source d'inspiration, à l'origine d'un récit littéraire. Le chapitre LVII de son ouvrage, consacré à la description du royaume insulaire de « messere Gaster », s'ouvre ainsi :

« En icelluy jour, Pantagruel descendit en une isle admirable, entre toutes aultres, tant à cause de l'assiete que du gouvernement d'icelle. Elle de tous coustez pour le commencement estoit scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile, mal plaisante à l'œil, tres difficile aux pieds et peu moins inaccessible que le mons du Dauphiné, ainsi dict pource qu'il est en forme de potiron, et de toute memoire personne surmonter ne l'a peu, fors Doyac, conducteur de l'artillerie du Roy Charles huycieme, lequel avecques engins mirificques y monta, et au dessus trouva un vieil belier. C'estoit à diviner qui là transporté l'avoit. Aucuns le dire, estant jeune aigle, par quelque aigle ou duc chaüant là ravy, s'estre entre les buissons saulvé.

Surmontant la difficulté de l'entrée, à peine bien grande et non sans suer, trouvasmes le dessus du mons tant plaisant, tant fertile, tant salubre et délicieux, qui je pensoys estre le vrai Jardin et Paradis terrestre : de la situation duquel tant disputent et labourent les bons théologiens »⁽²⁰⁾.

On retrouve donc en filigrane chez Rabelais l'association Mont-Aiguille/Montagne de Paradis qui, comme on l'a montré plus haut, paraît être l'un des mobiles essentiels de l'ascension de 1492. La même opposition entre l'aspect affreux des versants et la beauté du sommet se retrouve dans le texte de Rabelais comme dans la lettre d'Antoine de Ville. Cependant Rabelais, contrairement à de Ville, va jusqu'à nommer son image de

(17) Cité in COOLIDGE, *op. cit.*, p. 99.

(18) Aymard du RIVAIL, *De Allobrogibus* (1535), Ed. de A. Terrebasse, Vienne en Dauphiné, 1844, pp. 119-120.

(19) L'idée qu'un chemin a permis d'accéder au sommet du Mont-Aiguille semble favorisée par une confusion, que l'on retrouve fréquemment jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, entre le Mont-Aiguille et son voisin le Grand-Veymont. Dès le XIII^e siècle, Gervais de Tilbury commente la ressemblance de ces deux montagnes et il est vraisemblable qu'un chemin conduisait au sommet du Grand-Veymont dès l'époque où il écrit.

(20) RABELAIS, *Le Quart Livre*, Gallimard, 1967, pp. 499-500.

référence : le Paradis terrestre, tel qu'il est représenté à son époque. Outre cette première coïncidence, on observe que le sommet du mont, où trône Gaster, est également chez Rabelais le territoire d'un royaume idéalisé, même s'il s'agit ici d'une idéalisation purement satirique. Tout le chapitre est une variation sur le thème : « ventre affamé n'a pas d'oreille » et dénonce, en les présentant comme des bienfaits, les abus d'un pouvoir tyrannique, acharné à satisfaire ses besoins matériels.

L'ensemble de cet épisode en forme d'utopie inversée semble avoir été inspiré à Rabelais par ce qu'il savait sur l'ascension de 1492. D'autres parallèles possibles viennent conforter cette hypothèse. A l'instar de ses contemporains, Rabelais semble impressionné par l'aspect technique de l'ascension (il parle d'« engins mirifiques » qu'auraient employés Doyac). Or, Rabelais fait de son monarque le « premier maistre es ars du monde » : « ...il fait ce bien au monde qu'il luy invente toutes ars, toutes machines, tous métiers, tous engins et subtilitez ». Cette domination par la technique (qui s'oppose implicitement à une domination par l'Esprit) se traduit d'abord par un pouvoir sur les animaux « brutaux » qu'il apprivoise, domestique et éduque, avant de les manger. Ne peut-on voir là un reflet déformé de l'attitude d'Antoine de Ville à l'égard des chamois ou de ses efforts pour acclimater au sommet des animaux domestiques ? La référence introductive de Rabelais au Mont-Aiguille pourrait donc s'expliquer par le fait que tout cet épisode des aventures de Pantagruel est construit par extrapolation, à partir du matériau de base qu'était pour l'auteur le souvenir de l'ascension.

Par le biais de l'invention littéraire, Rabelais dévoile indirectement certaines significations de l'événement restées implicites dans les témoignages de 1492. Pour la première fois, l'association Mont-Aiguille/Paradis terrestre/Royaume Idéal sert de base à un récit littéraire s'apparentant à une utopie. Cela se reproduira par la suite, mais Rabelais est le premier à avoir tiré les conséquences de l'ascension de 1492 : comme les îles de l'Utopie, le Mont-Aiguille est devenu un territoire ambigu. Support de la projection d'un idéal politique, il n'est ni tout à fait merveilleux, ni tout à fait réel. En faisant gravir le « mons du Dauphiné », Charles VIII a jeté un pont entre l'image (le Paradis terrestre) et la réalité (lui, Charles VIII, roi humain, bien que roi se prétendant de droit divin), et ce lien diffus est précisément celui que suggère l'utopie, lorsqu'elle invite à parcourir sans cesse le trajet qui sépare le modèle construit et idéal de la réalité.

En l'associant à la satire d'un certain pouvoir monarchique, Rabelais présente l'ascension du Mont-Aiguille sous un angle négatif. Mais cette perception ne lui appartient pas en propre. On en trouve des traces à l'échelle locale, dans des récits populaires anciens qui nous permettent de saisir plus précisément la nature de l'information de base de Rabelais et de mieux comprendre le sens de son évocation de l'ascension du « mons du Dauphiné ».

Les autochtones et l'ascension de 1492

En 1937, Emile Roux-Parassac rapportait une légende concernant le Mont-Aiguille⁽²¹⁾ dont on trouve d'ailleurs les traces, outre chez Rabelais, dès le milieu du XVII^e siècle. Salvaing de Boissieu la rapporte en partie⁽²²⁾, pour la contester et se donner le droit d'y substituer ses propres inventions littéraires. Le *Dictionnaire des patois du Dauphiné*⁽²³⁾, vers 1710-1719, puis le maire de Valence Delacroix⁽²⁴⁾ en 1835, en rapportent également des fragments. Nous résumons ici la version donnée par Roux-Parassac :

L'agneau offert par des bergers à l'enfant Jésus est recueilli par un aigle envoyé par Dieu. L'aigle assure sa sécurité en l'emmenant au sommet du Mont-Aiguille (on aura reconnu le thème de l'agneau mystique sur la montagne de Paradis). Dès que l'agneau est déposé sur le sol rocailleux et stérile de la plate-forme sommitale, celle-ci se couvre d'une magnifique prairie constellée de fleurs multicolores qui parfument l'atmosphère jusque dans la vallée. L'agneau et l'aigle vivent là plusieurs siècles sans vieillir. Mais il était écrit : « Tu vivras en ta solitude tant qu'elle sera vierge du pas de l'homme, le regard de l'homme te changera en bélier et te donnera la mort ». Quand, par le caprice d'un roi, le Mont-Aiguille fut violé, ceux qui tentèrent le Seigneur se retrouvèrent face à face avec un vieux bélier qui ressemblait à un démon. La peur qu'ils eurent leur firent planter trois croix, abattues par un orage peu d'années après.

Rabelais, en 1552, connaissait probablement une version semblable de cette légende dont il reproduit un élément essentiel. Dès le XVI^e siècle donc, il est vraisemblable que l'ascension de 1492 ait été intégrée à un mythe préexistant dont elle a alimenté le dénouement tragique. Rabelais paraît en outre s'être inspiré de la vision négative de l'ascension dans le récit populaire. A travers le mythe local, plus directement que dans l'utopie satirique du *Quart Livre*, c'est la signification profonde de l'ascension qui est attaquée. L'arrivée des hommes du roi dans cet Au-delà paradisiaque que représente le sommet du mont est présentée comme une intrusion, à l'origine d'une catastrophe. La chute des croix signe l'échec ou la folie de l'entreprise : le roi ne peut étendre son royaume sur un territoire sacré. Il est puni pour avoir tenté de franchir l'obstacle qui le sépare du divin. Ainsi le roi qui, en 1492 et par l'intermédiaire de son représentant, réalise la mise en scène d'une véritable cosmogonie, devient ici l'acteur principal d'un scénario eschatologique.

On remarquera en outre les concordances entre certains éléments du mythe (la prairie constellée de fleurs multicolores et odoriférantes, la découverte d'animaux au sommet) et certaines descriptions contenus dans les documents de 1492. On ne peut donc exclure l'hypothèse d'une relation directe entre le contenu des récits de l'ascension et l'existence — qui reste

(21) Emile ROUX-PARASSAC, *Contes et légendes de nos Alpes*, Gap, Louis-Jean, s.d. (1937), voir pp. 158-170 : « L'Agneau du Mont-Aiguille ».

(22) Denis SALVAING de BOISSIEU, *Septem Miracula Delphinatus*, Grenoble, 1656.

(23) Nicolas CHARBOT, *Dictionnaire des patois du Dauphiné*, vers 1710-1719, Genève-Marseille, Slatkine-Laffitte, 1973. Voir l'article « Aiguilli ».

(24) DELACROIX, *Statistique du département de la Drôme*, Valence, 1835, pp. 186-188.

cependant hypothétique — d'une légende locale présentant le sommet comme une terre d'élection divine.

La permanence, au niveau local, du souvenir des événements de 1492 est encore attestée par deux ascensions que quelques habitants des villages de Trézanne, Ruthières et Chichilianne entreprirent en 1834.

La première de ces ascensions, à laquelle participe le curé de Chichilianne, a visiblement pour but de vérifier le contenu des documents de 1492. Un seul homme parvient au sommet. On rédige à son retour un procès-verbal dans lequel on retrouve mot pour mot certaines descriptions de 1492, en particulier celles qui ont trait à la fertilité du plateau sommital. L'absence de chamois est constatée. On retrouve cependant les décombres d'un mur en pierre qui pourrait bien être les restes de la maison construite par de Ville au sommet. Si l'on en croit l'*Album du Dauphiné*⁽²⁵⁾, Jean Liotard, l'auteur de l'ascension, est devenu une célébrité à la suite de son exploit.

Quinze jours plus tard, une autre ascension d'un genre tout différent est organisée. Elle donna également lieu à la rédaction d'un procès-verbal. Ceux qui y ont pris part ont visiblement cherché à tourner en dérision l'ascension de Jean Liotard. Le procès-verbal de la première ascension insistait sur les énormes risques encourus par ce dernier et sur son courage. Lors de la seconde ascension, huit hommes parviennent au sommet avec semble-t-il une dérisoire facilité. Leur but affirmé était d'opérer la triangulation du mont. Mais surtout, une fois parvenus au sommet, ils entonnent la Marseillaise (à cette époque, chant révolutionnaire et anti-royaliste), dansent un rigodon, font une partie de boules avec des pierres. En redescendant, l'un des participants fait l'arbre droit sur le « Portail » (portail naturel que forme la roche de la falaise). Il faut probablement voir dans ce geste une volonté de tourner en dérision le mythe de l'inaccessibilité de la montagne.

Ces deux ascensions concurrentes sont l'indice d'une opposition probable, au niveau local, entre deux perceptions différentes du Mont-Aiguille, mais également de la persistance des mythes et croyances concernant son sommet. La deuxième ascension, en démontrant que la montagne est d'un accès facile, se moque de l'« exploit » de 1492 et par la même de tous ceux qui lui donnent une signification religieuse. Il s'agit là, tout comme en 1492, d'une ascension politique, mais tournée cette fois contre la monarchie. Les significations politiques de la première ascension ont donc poussé leurs ramifications loin dans le temps et gardent encore, sous la Monarchie de Juillet et au niveau local, tout leur pouvoir de suggestion.

L'image du Roi Soleil et le Royaume de l'homme-volant

Revenons aux traces écrites de l'ascension. Elles sont particulièrement nombreuses au XVII^e siècle, surtout après la publication, en 156⁽²⁶⁾, des documents jusque-là consignés dans les archives de la Chambre des Comptes à Grenoble. Mais on s'intéressera surtout ici au VIII^e siècle, qui

(25) *Album du Dauphiné*, Grenoble, 1839, T. IV, pp. 45-54 ; notice par S. EYMARD.

(26) Denis SALVAING de BOISSIEU, *Septem Miracula Delphinatus*, Grenoble, 1656.

marque un retournement complet de la perception de l'événement. Au nom de la Raison, de nombreux écrivains des Lumières vont s'en prendre de manière virulente aux « prétendues merveilles » du Dauphiné et plus particulièrement à la plus célèbre d'entre elles : le Mont-Inaccessible. On s'efforce alors de démontrer que les phénomènes naturels à l'origine des « croyances ridicules » répandues au sujet de ces merveilles, sont tous susceptibles d'une explication rationnelle, excluant tout appel au miraculeux. Or l'ascension du Mont-Aiguille était à tel point devenue indissociable du caractère merveilleux de la montagne, qu'elle fut entraînée elle aussi dans cette frénésie dépréciative et rationalisante. Lancelot en 1721⁽²⁷⁾, puis l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot elle-même, évoquent l'existence d'un chemin (que l'on pense pouvoir prouver en se référant au texte d'Aymard du Rivail) qui aurait depuis longtemps permis d'accéder au sommet de la montagne. Dès lors, l'ascension d'Antoine de Ville doit apparaître comme une mise en scène absurde. Et l'*Encyclopédie* de conclure : « Que devient donc l'histoire de Dom Julien [*sic*], gouverneur de Montélimar, qui y monta le premier par ordre de Charles VIII, le 26 juin 1492, avec dix autres personnes, qui fit dire la messe dessus, qui manda au premier président de Grenoble que c'étoit le plus horrible et épouvantable passage que l'on pût se figurer, et en conséquence, y planta trois grandes croix, qu'on n'a pas vû depuis ! On ne sait point encore assez, remarque M. de Fontenelle, jusqu'où peut aller le génie fabuleux des hommes ». La dépréciation de l'exploit d'Antoine de Ville participe donc pleinement de cette chasse à l'irrationnel : les hommes des Lumières sont incapables de comprendre les motivations d'une telle entreprise. Le rédacteur de l'*Encyclopédie* ne manque d'ailleurs pas de signaler qu'il lui paraît « fort inutile » de grimper sur la montagne.

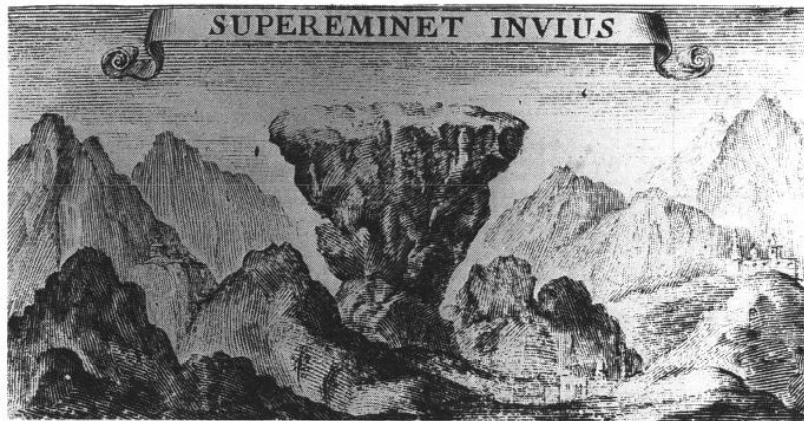
Pourtant, c'est au XVIII^e siècle qu'apparaît le plus nettement l'association des deux figures : Mont-Aiguille/Monarchie Absolue. Et ceci à l'intérieur de deux textes, l'un du début et l'autre de la fin du siècle.

En 1701 tout d'abord, le père Jésuite grenoblois Ménestrier offre à Louis XIV un petit ouvrage⁽²⁸⁾ présentant les Sept Merveilles du Dauphiné, avec, pour chacune d'elles, une gravure et une épitaphe appropriée flattant quelque important seigneur. Or l'auteur choisit précisément le Mont-Inaccessible pour évoquer le roi lui-même. Sous la gravure, on trouve ces quelques vers :

« De ce Roc éminent la cime inaccessible
Est du plus grand des rois une image sensible
Au faiste de la gloire, il a su s'élever,
Nul mortel n'y peut arriver... » etc.

(27) Antoine LANCELOT, Discours sur les Sept Merveilles du Dauphiné. Année 1721, in *Mémoires de littérature tirez des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, depuis 1718 jusques et compris 1725*, pp. 756-770.

(28) MÉNESTRIER, *Les Sept miracles de Dauphiné présentez à Mgr. le Duc de Bourgogne et à Mgr. le Duc de Berry par les jésuites du Collège Royal Dauphin de Grenoble*, Grenoble, 1701.



Le Mont-Inaccessible sous forme de pyramide renversée, « image sensible » du Roi Soleil, selon le Père Ménéstrier (1701).

La gravure, portant la devise « *Supereminet Inuius* » (« Il s'élève Inaccessible »), représente le Mont-Aiguille comme une pyramide renversée, ce qui correspond à la description traditionnelle de cette montagne. Il est difficile de saisir l'origine de cette représentation qui permet cependant d'apparenter le Mont-Aiguille à un groupe de merveilles caractérisées par l'association des thèmes du Paradis terrestre et du « monde à l'envers ». En 1525, Champier donne dans son ouvrage une illustration dans laquelle la montagne apparaît sous une forme classique, construite selon le modèle byzantin habituellement utilisé à son époque. Rabelais, en 1552, est le premier à renverser la montagne en lui attribuant la forme d'un « potiron » (c'est-à-dire d'un gros champignon). Par la suite, tous les auteurs qui mentionnent le Mont-Aiguille lui donnent cette forme aberrante. Cependant, en 1705, l'Académie royale des Sciences publie un démenti cinglant⁽²⁹⁾ à un article qu'elle avait elle-même fait paraître dans ses *Histoires... pour l'année 1700*⁽³⁰⁾ : la thèse de la « pyramide renversée » est vigoureusement contestée et la montagne se redresse : elle est rendue aux lois de la nature et retrouve une base plus large que son sommet. Ce type de démenti sera plusieurs fois reproduit tout au long du siècle, mais avec, semble-t-il, assez peu de succès. En 1781, Faujas de Saint-Fond lui-même continue de croire que « la Montagne-Inaccessible [...] est une montagne calcaire d'une grande élévation, faite en cône renversé »⁽³¹⁾, et ajoute qu'elle est « d'une hauteur prodigieuse ». En 1788, l'*Almanach du Dauphiné*⁽³²⁾ hésite entre les deux thèses, mais en 1835, le maire de Valence⁽³³⁾ opte sans restriction pour la « pyramide renversée ».

C'est à cette époque, marquée à la fois par les efforts de rationalisation des encyclopédistes et par la résistance des représentations anciennes de la montagne que Restif de la Bretonne écrit une utopie intitulée *La découverte*

(29) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Année 1700*, Paris, 1703, 2^e éd. augm., 1719, p. 3.

(30) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Année 1703*, Paris, 1705.

(31) FAUJAS de SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la province du Dauphiné*, Grenoble, 1781, p. 152.

(32) *Almanach général et historique de la province de Dauphiné pour l'année 1788*, Grenoble, 1788, pp. 149-155.

(33) DELACROIX, *op. cit.*, p. 186.

australe par un homme volant... Publiée en 1781 à Leipzig⁽³⁴⁾, cet ouvrage témoigne de la continuité des représentations politiques liées au Mont-Aiguille, depuis l'époque de Charles VIII jusqu'à la veille de la Révolution.

Victorin, le héros de l'utopie, fonde au sommet du Mont-Aiguille un royaume miniature sur lequel il règne en souverain absolutiste (cette fondation n'est que la première d'une longue série, qui conduira Victorin vers les îles australes). Les ailes qu'il est parvenu à fabriquer lui ont permis d'atteindre et de coloniser le sommet du mont, sur lequel il transporte des habitants de la vallée, soumis par la suite à un « agréable esclavage ». On relève, au fil du récit, quantité de références implicites aux textes consacrés au Mont-Aiguille depuis son ascension, ainsi qu'aux documents relatant l'expédition de 1492. Ainsi, par exemple, le sommet est décrit comme une « esplanade très agréable », tapissée par « une douce pelouse » et où vivent « mille oiseaux différents », ainsi que des chèvres sauvages⁽³⁵⁾. Restif nous montre son héros parcourant son domaine pour en chasser les serpents venimeux : épuration qui devait appeler, aux yeux de l'auteur, une référence biblique. Victorin recommence la « colonisation » du Jardin paradisiaque qu'avait entrepris Antoine de Ville, trois siècles auparavant. D'autres concordances, soit avec l'expédition de 1492, soit avec le récit de Rabelais, méritent d'être notées. Victorin, comme de Ville et messere Gaster est un génie de la technique : c'est grâce à l'invention fabuleuse d'une machine à voler qu'il devient roi du Mont-Inaccessible. Lors de l'ascension de 1492 comme dans l'utopie de Restif, les hommes amenés au sommet ont été sélectionnés pour leurs compétences particulières et le métier qu'ils exerçaient...⁽³⁶⁾.

Avec l'utopie de Restif de la Bretonne, pour la seconde fois dans son histoire, le Mont-Aiguille est le théâtre de la fondation d'un royaume ; fondation mimée en 1492, entièrement imaginée par Restif en 1781. De nouveau, le sommet du mont joue ce rôle de monde clos, territoire du songe politique. Ceci peut être considéré comme la preuve de l'énorme pouvoir de suggestion qu'a eu l'ascension de 1492 et, sur un autre plan, comme une illustration exemplaire du pouvoir de fascination de l'idée absolutiste, lorsque l'occasion lui est donnée, comme ici, de s'exprimer sous la forme d'un pur Idéal.

(34) RESTIF DE LA BRETONNE, *La découverte australe par un homme volant, ou le Dédale français, nouvelle très philosophique*, Rééd. Paris, France Adel, 1976. L'utopie de Restif, qui s'inspire des *Aventures de Jacques Sadeur*, de Gabriel de FOIGNY (1676) a été étudiée par Jean SGARD. « L'île inaccessible », *Silex*, n° 14, 1979, pp. 33-38. L'utopie de Gabriel de Foigny reste strictement insulaire et l'utilisation du Mont-Inaccessible est une idée de Restif.

(35) *Ibid.*, p. 45.

(36) Le baron MOSNERON DE LAUNAY publie à Paris en 1810 une utopie « pyrénéenne » intitulée *Le vallon aérien, ou la relation du voyage d'un aéronaute dans un pays inconnu*. On y retrouve de nombreux thèmes déjà présents dans l'utopie de Restif : un savant accède par hasard, lors d'un voyage en montgolfière, à un vallon inaccessible dans les hautes montagnes pyrénéennes. Les habitants de ce vallon, anciens huguenots réfugiés là après la révocation de l'Edit de Nantes, ont formé une société très « rousseauiste », où règne l'égalité parfaite. Le gouvernement est théocratique. Le vallon est comparé au Paradis terrestre. Ses habitants ont eux-mêmes fait sauter les corniches qui le reliaient au reste du monde. Chacun se livre à un « travail souriant », comparé à celui d'Adam dans le Jardin d'Eden.

CONCLUSION : 1492 OU LA COLONISATION PAR L'IMAGE

La date de l'ascension du Mont-Aiguille était trop suggestive pour que les commentateurs modernes de l'ascension hésitent à en faire le signe d'une modernité naissante, s'affirmant par ailleurs et sur une autre échelle avec la découverte d'un continent nouveau. 1492 réunissait trop bien les deux dimensions, horizontale et verticale, de l'exploration humaine du monde pour que cette coïncidence entre les deux événements ne devînt pas le signe de leur coalescence. Pourtant, même si un rapprochement entre les entreprises quasi simultanées de Charles VIII et de Colomb s'avère légitime et éclairant, les ressemblances qui le justifient ne nous entraînent pas à voir dans ces deux événements la manifestation d'un avenir qu'ils contiendraient en germe, mais plutôt celle de la permanence de schémas mentaux anciens et de visions archaïques du monde.

Ces ressemblances se situent à la fois au niveau de l'action et des intentions. Colomb débarque sur la terre qu'il vient de découvrir dans une barque décorée de la bannière royale. Il est accompagné par deux de ses capitaines et d'un notaire royal muni de son encrier. Aussitôt arrivé, « il leur demanda de rendre foi et témoignage de ce que lui, par devant tous, prenait possession de ladite île — comme de fait il en prit possession — au nom du Roi et de la Reine, ses seigneurs »⁽³⁷⁾. Même désir de prouver, même désir de solenniser la conquête, même volonté d'affirmer une prise de possession qui se traduit, pour de Ville comme pour Colomb, par le baptême de l'objet conquis : Guanahani devient San Salvador, et le Mont-Inaccessible, Aiguille-Fort. Même besoin de décrire la richesse naturelle ; richesse au sens économique : l'or que Colomb voit « pousser » partout où il passe⁽³⁸⁾, l'extraordinaire et prometteuse fertilité des îles, le « beau pré » du Mont-Aiguille que l'on mesure en « faucheurs d'homme ». Richesse au sens esthétique : la grande variété des végétaux et des animaux insolites, la multiplicité des coloris fascinent Colomb comme les « alpinistes » de 1492 et appellent des descriptions comparables. Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas de descriptions savantes du milieu naturel : leur allure d'inventaire ne correspond à aucun souci de recenser les végétaux et les animaux, ni de les classer selon une quelconque méthode, mais plutôt au désir de faire sentir la variété, de désigner le multiple, signe de richesse et de beauté.

Il y a plus : chez ceux qui gravirent le Mont-Aiguille comme chez Colomb, les objets qui s'offrent à la vue sont autant de signes d'une beauté absolue. Devant l'une des premières îles qu'il découvre, Colomb s'écrit : « Cette île est la plus belle que les yeux aient jamais vue ». Antoine de Ville, peu de

(37) *Journal de Bord* 11-10-1492, voir C. COLOMB, *La découverte de l'Amérique*, Paris, La Découverte, 1984, t 1, p. 60.

(38) Richesse et beauté sont inséparables dans les mentalités anciennes. Les hommes du Moyen Âge pensaient que l'or « poussait » comme une plante. La fertilité et la beauté des îles sont pour Colomb un signe de l'abondance de l'or. Au sujet de la richesse en minéraux supposée des territoires inconnus, un rapprochement s'impose avec la montagne. Le mythe d'une montagne « truffée » de métaux précieux persistera longtemps : au XVII^e siècle, un savant présente au roi la chaîne pyrénéenne comme un « Potosi français » en attente d'exploitation...

mois auparavant, avait dit à peu près la même chose de l'« île » sommitale du Mont-Inaccessible. Dans cet usage du superlatif se cache la clef de l'étroite parenté de ces deux expériences. Les expéditions d'Antoine de Ville et de Christophe Colomb ont eu pour fin la conquête d'un même objet, dans les deux cas connu à l'avance. La volonté de Colomb de trouver le Paradis terrestre est, comme l'ont montré les historiens des grandes découvertes, l'une des motivations importantes de son voyage. Parvenu sur le Nouveau Continent, Colomb interprète tout ce qu'il voit comme une confirmation de ses propres prédictions, inspirées de la lecture des géographes de l'Antiquité et du Moyen Âge. Comme le remarque Tzvetan Todorov : « Colomb n'a rien d'un empiriste moderne : l'argument décisif est un argument d'autorité, non d'expérience. Il sait d'avance ce qu'il va trouver ; l'expérience concrète est là pour illustrer une idée qu'on possède, non pour être interrogée, selon les règles préétablies, en vue d'une recherche de la vérité »⁽³⁹⁾. Le Paradis terrestre, pour Colomb comme pour Charles VIII, a joué le même rôle d'« image motrice », poussant à l'action, même si dans un cas l'aventure eut des conséquences incomparablement plus importantes que dans l'autre⁽⁴⁰⁾. La première « colonisation » des Amériques fut identique à celle du petit territoire sommital du Mont-Aiguille : c'est d'abord en les ramenant, par leurs actes et par leurs descriptions, à une image pré-élaborée que Colomb et Antoine de Ville ont conquis les territoires qu'ils placent sous la domination de leurs rois respectifs. Le rapport établi entre les images de référence et la réalité n'est pas d'ordre phénoménologique, mais d'ordre ontologique. L'image *est* la réalité. C'est cette absence de distanciation entre le signe symbolique et son référent qui explique que la relation entre les objets perçus et les images qu'ils évoquent ne soit pas explicitée dans les témoignages d'Antoine de Ville et de ses hommes. Les entreprises de Charles VIII et de Colomb appartiennent donc pleinement, par la vision du monde qu'elles mettent en jeu, à l'époque médiévale.

Pour toutes ces raisons, l'ascension du Mont-Aiguille peut être considéré comme un phénomène marginal dans le vaste mouvement de découverte de la haute montagne qui anime la Renaissance. Les savants humanistes et

(39) Tzvetan TODOROV, *La découverte de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 25.

(40) Colomb adapte l'image du Paradis terrestre aux dimensions de sa découverte et prouve ainsi cette relation étroite entre image et action qui est à la base de son entreprise, comme de l'ascension de A. de Ville. Ainsi, dans sa « Lettre aux rois » du 31 août 1498, Colomb écrit :

« Je trouvais que le monde n'était pas rond de la manière qu'on le décrit, mais de la forme d'une poire qui serait toute très ronde, sauf à l'endroit où est la queue qui est le point le plus élevé ; ou bien encore comme une balle très ronde sur un point de laquelle serait posé comme un téton de femme, et que la partie de ce mamelon fut la plus élevée et la plus voisine du ciel, et située sous la ligne équinoxiale en cette mer océane, à la fin de l'Orient. [...] Je suis convaincu que là est le Paradis Terrestre, où personne ne peut arriver si ce n'est par la volonté divine. [...] Je ne conçois pas que le Paradis Terrestre ait la forme d'une montagne abrupte, comme les écrits à son propos nous le montrent, mais bien qu'il est sur ce sommet en ce point que j'ai dit qui figure la queue de la poire, où l'on s'élève, peu à peu, par une pente prise de très loin. » (T. Todorov, cit. p. 24). On remarquera en outre que Colomb comme de Ville fait de la « volonté divine » la condition nécessaire pour parvenir à ses fins. Seuls les élus arrivent au Paradis terrestre.

les artistes qui marcheront, dans la première moitié du XVI^e siècle, vers les sommets des Alpes n'iront pas seulement, comme Charles VIII, y annexer l'image du Paradis terrestre. Sans doute, la montagne sera pour un Gesner, un Simler et d'autres, un espace sur-valorisé. Mais c'est précisément en tant qu'espace que ces savants l'aborderont et leurs regards accorderont au paysage l'importance qu'eut naguère la forme évocatrice d'un sommet, la « merveille » localisée sur laquelle se focalisaient les commentaires et l'attention des voyageurs. Cette découverte humaniste de la montagne semble pourtant n'avoir eu en France qu'un écho très atténué. L'histoire du Mont-Aiguille est elle-même significative de l'enracinement, dans ce pays, d'une perception à dominante « merveilleuse » de la montagne. Les grandes chaînes de l'hexagone ont depuis longtemps servi de limite au territoire national et la politique du « pré-carré » a davantage contribué encore à les réduire au rôle de « forteresses périphériques », clôtures du Jardin-France.

L'histoire mythologique du Mont-Aiguille, en mettant au premier plan le rôle d'une symbolique monarchique et nationale, invite quoi qu'il en soit à prendre en compte le facteur politique dans l'étude sur la longue durée des regards sur la montagne. La recherche de modèles de société et de gouvernement dans les régions de montagne n'est pas un phénomène propre au siècle de Rousseau. Longtemps auparavant, les idéaux politiques les plus contradictoires (de l'absolutisme à la démocratie) furent projetés sur ces espaces « à part » où, débarrassés de toutes contingences, ils pouvaient apparaître dans toute leur pureté.

Serge BRIFFAUD
Allocataire de recherche, C.I.M.A.
UA 366 du CNRS
Toulouse

Annexe

PROCÈS-VERBAL DU NOTAIRE FRANÇOIS DE BOSCO

On trouvera une publication complète des documents relatant l'ascension de 1492 dans l'article cité de Gaston LETONNELIER. Pour la lettre écrite par Antoine de Ville au président du Parlement de Grenoble, voir aussi Philippe JOUTARD (ouvrage cité). Nous donnons ici le principal document rendant compte de l'expédition, traduit de l'original latin par G. LETONNELIER :

L'an du Seigneur mil III^e LXXXXXII et le 26 juin, Monseigneur le seigneur Antoine de Ville, seigneur de Domjulien, de Beaupré, seigneur et capitaine de Montélimar et de Saou, chambellan et conseiller du roi, au nom et du commandement du roi-dauphin Charles VIII, a fait l'ascension du mont appelé vulgairement Aiguille par les populations environnantes, ou Mont Inaccessible, et qui est situé dans la patrie du Dauphiné. Il était accompagné de plusieurs, tant prêtres que serviteurs. Étaient présents, savoir : M^e Sébastien de caret, maître royal en sainte théologie, prédicateur apostolique ; n. Reynaud, écheleur du roi ; M^e Cathelin Servet, maître tailleur de pierres de l'église collégiale Sainte-Croix de Montélimar ; M^e Pierre Arnaud, charpentier de Montélimar ; Guillaume Sauvage, laquais dudit seigneur ; Jean Lobret, habitant de Die, et moi, François de Bosco, prêtre dudit seigneur, qui ai célébré, le lendemain, la messe en l'honneur du Saint-Esprit, et les jours suivants en l'honneur de Dieu le Père, de la Vierge Marie et de toute la cour céleste. Lesquels susdits présents ont mangé, bu et dormi sur ladite montagne, et aussitôt qu'elle fut gravie, ledit seigneur de Domjulien l'a baptisée ou fait baptiser et nommer, en lui imposant le nom d'Aiguille fort, — alors qu'elle s'appelait auparavant Aiguille ou Mont inaccessible, — par M^e Sébastien de Caret, prédicateur du roi, mentionné ci-dessus, en disant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen », et en l'honneur de saint Charlemagne, dont le roi actuel porte le nom, et en chantant le Te Deum laudamus, le Salve regina et un grand nombre d'oraisons, auxquelles moi François de Bosco et tous les autres répondaient.

Item, sur ladite montagne d'Aiguille fort, il y a un grand pré, et il faudrait pour le faucher quarante hommes et plus. Il y a en outre une garenne de chamois qui n'ont pu en sortir, et un grand nombre de passereaux sauvages de trois sortes de couleurs, savoir

de couleur rouge, rose et grise ; — des « choez » ou corneilles qui ont le bec et les pattes rouges et blancs ; — et de nombreux oiseaux que nous ne connaissons pas. Il y a aussi un grand nombre de fleurs dans ledit pré, parées de diverses couleurs et d'où émanent divers parfums.

On y trouve également des lis ou fleurs de lis ;

Ledit pré est d'une longueur d'un quart de lieue, d'une largeur d'un trait d'arc, et d'une lieue de France de tour. Pour le gravir, il y a une demi-lieue d'échelles, et pour le reste une lieue.

Et il est terrible à voir et plus terrible encore à monter et à descendre.

Et le premier jour de juillet de ladite année, n. Barrachia Silvon, habitant près de la montagne, accompagné de son fils Claude, et du seigneur François son frère, curé de Saint-Martin, ont apporté audit seigneur, sur ladite montagne, un grand nombre de lapins domestiques, blancs, noirs et gris, qui, immédiatement, en présence de tout le monde, se sont mis à brouter les herbes.

Item, ledit seigneur a fait planter ou poser trois croix sur trois sommités du Mont-Aiguille fort, en l'honneur de la sainte trinité. Ces trois croix sont visibles par tout le monde aux alentours.

Item, ledit seigneur, en deux jours, a fait ou fait faire une maison sur ledit mont.

Et moi, François de Bosco, prêtre de mondit seigneur de Domjulien, et bénéficiaire de l'église collégiale Sainte-Croix de Montélimar, au diocèse de Valence, j'ai vu faire et s'accomplir tout ce qui est dit ci-dessus : j'ai entendu, j'ai été présent tout le temps, j'ai mangé, bu, dormi comme il a été déclaré, et j'ai écrit ces choses pour qu'il soit gardé mémoire de ce qui s'est passé, en présence des témoins ci-dessus nommés et de moi soussigné qui ai apposé ici mon seing manuel, les jours et an susdits.

F. de Bosco, notaire apostolique.